

## *Chapitre 2*

---

# LE RETOUR DU NARCISSISME INFANTILE DANS L'ARROGANCE ADOLESCENTE

## LE VÉCU D'HUMILIATION À L'ADOLESCENCE

Fondée sur un écart irréductible entre soi et l'autre, l'arrogance n'existe que parce que la supériorité qu'elle prône n'est pas partagée alors qu'elle supposerait, en face, un autre confondu d'humilité voire de vénération. L'arrogance va alors se fonder non sur la soumission mais sur l'envie de l'autre.

Le processus peut être indirect et le sujet arrogant peut convoquer les autres à l'admiration en s'identifiant à celui qui est le véritable porteur des traits qu'il envie. Le mécanisme n'a d'ailleurs pas besoin

d'un autre réel puisque c'est en fait à sa propre envie inconsciente que l'arrogant répond dans un dialogue clos sur lui-même.

On en a un exemple dans *Le rouge et le noir* de Stendhal où Julien Sorel face à son miroir s'exerce à la pompe épiscopale et militaire. Alors qu'il vient d'être le témoin surpris et séduit du jeune évêque, novice en sa fonction, qui s'exerce à bénir devant sa glace, il met en scène à la fois sa propre fascination et celle d'un public potentiel qui pourra l'admirer à son tour. Mais sur quoi se fonderait un tel magnétisme ?

L'expérience de l'envie et le cas échéant de l'humiliation ne fait défaut à aucun enfant qui, loin de la toute-puissance fantasmatique des débuts de la vie, doit s'accommoder de sa faiblesse réelle face aux adultes qui vont parfois l'exploiter et qui, de toute manière, vont considérer comme normal de le faire obéir contre son gré. L'éducation va consister à l'inverse à lui faire reconnaître l'utilité des limites imposées et le bénéfice qu'il peut y avoir à les reconnaître.

Julien Sorel pour sa part, est humilié et battu par un père violent auquel il n'échappe que pour se retrouver face à l'arrogance de la classe bourgeoise incarnée par Monsieur de Rénal qui l'engage comme précepteur de ses enfants et comme faire-valoir vis-à-vis des autres notables de la ville provinciale que décrit le roman. L'incapacité à sortir de l'enfermement entre arrogance et humiliation lui fera méconnaître successivement l'amour de deux femmes et le conduira finalement à une tentative de meurtre sur la première parce qu'elle a fait connaître publiquement la manière dont il l'a utilisée pour s'élever dans l'échelle sociale.

Sans être tout à fait le cynique qu'on lui reproche, Julien est amoureux de sa propre gloire bien davantage que des femmes et il finira sur l'échafaud, vivant témoignage d'une société bien-pensante qui tient à conserver ses prérogatives. L'échec du jeune ambitieux tient à ce qu'il ne s'identifie pas à un homme exerçant une fonction (militaire ou religieuse) au sens où il les prendrait comme modèles mais à l'arrogance qu'il leur prête du fait de cette fonction.

L'objet de son identification est donc impartageable puisque c'est l'identité de l'autre ou ce qu'il en suppose qu'il veut incorporer sans médiation.

Quand le droit n'est fondé que sur le bon plaisir, c'est-à-dire sur la négation de la loi existante, on rejoint l'arrogance du voyou, celle

si bien décrite dans *Orange Mécanique*, le film de Stanley Kubrick, et c'est aussi celle qui anime de manière moins grave les actes dits d'« incivilité » comme allonger ses pieds sur la banquette du train, faire du bruit et ignorer ses voisins, etc. Mais son origine n'est peut pas loin de celle de l'arrogance paranoïaque car s'agit toujours d'un mépris dont le sujet imagine être victime et qu'il renvoie en miroir en le démultipliant. La souffrance de l'arrogant tient au fait qu'il se sent vide de la puissance qu'il attribue à l'autre. En termes kleinien, c'est de l'envie qu'il s'agit, laquelle implique une idéalisation de l'objet envié auquel on attribue un regard peu bienveillant.

On en aurait des exemples dans le comportement de rage aveugle de l'antisémite attaquant des juifs dont il fantasme la puissance financière, ou dans celui du voyou agressant des personnes âgées car, dans les deux cas, ils ne voient plus en eux des semblables mais des nantis, voire des profiteurs, confortablement installés dans la vie. D'où le fait que l'humiliation d'abord et la destruction ensuite leur apparaissent comme un juste retour des choses qu'il faut étayer cependant par une arrogance qui fait croire au bien-fondé de la démarche.

L'acte sert une réparation narcissique et c'est ce fantasme qui s'inscrit dans la violence illimitée alors convoquée. Mais l'arrogance ne confère de triomphe que sur un mode maniaque et contraint de ce fait à aller toujours plus loin pour ne pas rencontrer l'effondrement narcissique qui lui est sous-jacent.

Plus mesurée dans les suites agies de son arrogance, l'ironie de l'adolescent, comme d'ailleurs celle de l'enfant, fait suite à une découverte relative à l'équivocité du sens, à une rupture dans la croyance en l'adéquation du discours et de son référent. Face au gouffre, l'ironie nihilisante vise à dépasser la déception et à protéger le sujet par la distance qu'elle introduit entre lui et les autres, entre sa capacité de penser et les objets. Mais derrière son masque, l'enfant ou l'adolescent conserve plus ou moins intacte la croyance dans le sérieux de son existence et de ses entreprises.

Une telle attitude est bien éloignée de celle du formalisme pour lequel rien ne peut être pris au sérieux puisque tout est apparence, soumis à la juridiction d'un *je* absolu capable à son gré d'affirmer ou de supprimer toute espèce de contenu. Cette approche philosophique d'un stade « esthétique », tel que l'ont défini Hegel et Kierkegaard et

sur laquelle je reviendrai à propos du dandy, n'est pas sans lien avec l'ironie des adolescents psychotiques. Celle-ci ne procède-t-elle pas d'une même toute-puissance fantasmée, celle de l'autre, vis-à-vis de laquelle seule l'ironie pourrait sauver du désespoir ?

L'ironie, même lorsqu'elle prend apparemment le moi pour cible devenant alors humour, se trouve en fait dirigée vers l'extérieur pour dégonfler chez l'autre ce que l'auteur pressent de complaisance satisfaite. Il en va cependant différemment dans la psychose car alors elle ne possède pas cette fonction heuristique que, dans la tradition socratique, on est prêt à reconnaître à l'ironie. Comme l'humour, elle a partie liée avec le narcissisme, mais tandis que celui-ci tire son caractère sublime d'un triomphe de l'invulnérabilité du moi face aux souffrances liées aux réalités extérieures, dans la psychose elle ne triomphe que par la destruction, celle de l'autre ou celle du moi.

Paul-Claude Racamier rappelle la parenté de l'humour avec la folie et la manière dont l'humour, par l'absurdité fascinante, permet au moi d'éviter d'entrer en contact avec une réalité insupportable<sup>1</sup>. L'ironie en revanche, ne fonctionne pas dans la distraction qui va permettre l'évitement. Bien au contraire, elle dévoile en permanence le spectacle insupportable que l'humour cherchait à dédramatiser ou à faire oublier.

Une telle exhibition, comme la tête de Méduse, a pour effet de glacer celui qui s'était un instant pris au piège de sa séduction. Grâce à l'ironie toutefois, une communication se maintient, même si elle apparaît tout entière sur le mode négatif et marquée par l'arrogance, ce que les soignants tolèrent souvent fort mal se sentant attaqués dans leur fonction et leur utilité. De fait, si elle consiste à surprendre et mettre l'autre en porte-à-faux, ce que l'ironie révèle alors est l'obligation qui est faite au sujet psychotique d'occuper une place désavouée, un lieu impossible.

L'arrogance figure alors des deux côtés : le psychotique affirme bruyamment qu'il a tous les droits, perturbe les réunions de groupe, se montre insupportable à tous égards. Parallèlement il accuse le soignant, qui tente de dialoguer avec lui, de camper de manière

---

1. RACAMIER, P-C, *Entre humour et folie*, Revue française de Psychanalyse, 1973, XXXVII, 4, p. 660.

arrogante sur des certitudes d'emprunt : « Et alors ! Vous vous prenez pour le Dr Freud ? »

La destruction de la pensée de l'autre ainsi visée ne pourrait toutefois se réaliser qu'au prix de l'annihilation de toute pensée y compris celle du sujet lui-même. Dans cette sorte de suicide où l'attaque arrogante du psychotique entraîne ses objets, la mort est aussi paradoxalement la condition pour que sa pensée continue d'exister dans l'affirmation réitérée d'une annulation du sens.

## LA CONVICTION D'ÊTRE EXCEPTIONNEL

Pour ses parents, l'adolescent n'est plus l'enfant idéal qu'il a pu être car la réalité, notamment scolaire, est venue apporter ses démentis. De plus s'il leur est relativement facile de se projeter sur un enfant muni de toutes ses potentialités, c'est plus difficile avec un adolescent dont le propre est de définir en son nom propre qui il est ou du moins de tenter de le faire.

Parce qu'il ne veut pas être seulement comme ses parents, il lui faut affirmer avec arrogance, ce qu'il pense être, surtout lorsqu'il n'en sait pas encore grand-chose, pas plus d'ailleurs que ce qu'il veut devenir. Parents et famille lui apparaissent loin, voire très loin, de ses propres attentes et, dans le meilleur des cas, il tolérera leurs spécificités comme il le ferait d'innocentes manies. D'où un vécu d'exceptionnalité qui est normal et constitue presque une constante chez l'adolescent. Mais le sentiment douloureux de ne pas être compris peut facilement se muer en affirmation de supériorité et en arrogance. Il peut aussi engendrer une position de persécuté car l'exceptionnalité que l'adolescent se reconnaît lui apparaît infiniment enviable et, de ce fait, tout mouvement de rivalité à son égard sera interprété comme une preuve de la nécessité d'être haï du fait même de sa valeur supérieure. Sa présomption, c'est-à-dire la bonne opinion excessive qu'il a de lui-même, va forcer l'adolescent à l'arrogance c'est-à-dire à la distance d'avec l'autre, le rendant souvent insensible à des manifestations d'amitié voire d'amour.

L'adolescent, qui vit un temps de crise et de remaniements où se font jour simultanément ouverture et repli défensif, s'abstrait de son milieu et, comme le serpent qui mue, abandonne sa vieille peau.

Il va de ce fait ignorer toute mesure et se croire tout permis car sa position est naturellement abstraite de la réalité : il repose sur la protection morale et financière de ses parents tout en ayant acquis la faculté de juger son statut d'enfant comme dépassé.

L'arrogance adolescente normale est à l'origine de ce qui est considéré aujourd'hui comme une crise qui touche l'autorité des professeurs comme celle des parents. Elle n'est jamais garantie de ne pas se prolonger en un mépris dangereux pour l'adolescent lui-même ou pour les autres lorsque s'y ajoutent des échecs vécus dans la réalité. C'est la raison pour laquelle l'idéalisation de ce sentiment d'exceptionnalité constitue une issue plutôt favorable lorsqu'elle se vit au niveau des lectures, voire de l'écriture de journaux intimes ou de poèmes, de la musique, des jeux vidéo, etc. À l'inverse lorsque c'est l'adolescent lui-même qui revendique de se mettre en scène en s'autofilmant dans des situations de violence comme le « happy slapping » et qui se veut célèbre en diffusant les enregistrements sur les réseaux sociaux, on est entré dans cette barbarie qui n'est jamais très loin de l'arrogance dans son ignorance de l'autre.

Le fait que l'adolescent se sente incompris est en partie exact, mais il le vit en l'accompagnant d'un sentiment de supériorité. Il n'est pas rejeté, se dit-il, c'est lui qui s'est brusquement élevé si haut qu'on ne peut plus le comprendre. C'est l'âge de l'idéal et c'est aussi celui du mépris à commencer par le mépris de la vie qui va se trouver mise en danger dans le risque recherché comme tel.

C'est la raison pour laquelle la configuration qui va lui offrir simultanément un idéal sous la forme d'un leader charismatique et la certitude d'une place grâce à l'action qu'il peut avoir au sein du groupe entourant le leader constitue une issue héroïque particulièrement efficace contre la solitude arrogante jamais loin du désespoir.

Qu'est-ce qu'un héros ? Lorsque Freud<sup>1</sup> écrit que la guerre oblige à croire à la mort et qu'en mettant « fin à l'impression de hasard », elle redonne intérêt à la vie qui « retrouve son plein contenu », il ne

---

1. FREUD, S., *Considérations actuelles sur la vie et sur la mort*, OC XIII, Paris, PUF, 1988.

fait que retrouver ce que l'*Illiade*<sup>1</sup> énonce de manière lancinante. Le dialogue entre Achille et Agamemnon nous rappelle que la différence entre l'honneur d'état – celui du pouvoir royal – et l'honneur héroïque – celui du guerrier – repose précisément sur la capacité d'accepter le risque de la mort au combat. Dans cette mise en jeu, le héros ne peut qu'être gagnant soit parce qu'il aura la maîtrise de son adversaire - qu'il le tue ou le réduise à sa merci – soit, s'il périt, parce qu'il va survivre en gloire, dans la renommée que lui assurera l'aède.

Cette dimension narrative de la personne du héros est fondamentale et lui assure une nouvelle identité. Aujourd'hui comme le montrent les recherches en psychosociologie sur les adolescents des cités<sup>2</sup>, il y a une figure héroïque type marquée par le risque qui touche l'usage et le trafic de la drogue, la confrontation violente aux autres groupes et surtout à la police. L'histoire collective de ces cités est fondée sur le récit de la mort de ces « héros » et elle est simultanément un appel à les imiter dans une sorte de filiation. Simultanément, avec l'échec scolaire, la ségrégation, le racisme subi et agi, la rancœur contre l'humiliation se fait jour et la haine qui l'accompagne.

Le héros de l'*Illiade*, mourant dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, était « *athanatos* » car, vainqueur de la nécessité biologique en ayant choisi sa propre mort, et éternellement « *kalos k'agathos* », délivré de la mort naturelle par vieillissement. Risquer la mise suprême, c'est donc s'approprier sa vie et dominer l'absurde et l'insaisissable de la mort subie qui vide toute chose de son sens mais aussi donner un sens à une vie qui n'en a pas. Au-delà du contenu des valeurs défendues, c'est parce que la mort est une chose absurde et monstrueuse – sauf pour le croyant qui en fait le passage vers une autre vie – que la mort héroïque, peut apparaître préférable à la vie ordinaire. Risquer sa vie, voire la sacrifier sans échappatoire possible, permet de l'appréhender comme son bien propre et non plus comme une donnée qui échappe.

---

1. HOMÈRE, *L'Illiade*, Paris, Gallimard Pléiade, 1955.  
2. BORDET, J., *Les jeunes de la cite*, Paris, PUF, 1998.

## LE FANATISME ADOLESCENT

Prendre la vie d'un autre au nom de ses propres convictions, qu'elles soient politiques ou religieuses, dans un contexte qui n'est pas celui de la défense de sa propre vie ou de sa liberté, constitue un acte d'arrogance dont les conséquences sanglantes ne sont pas excusables du fait que l'actant choisit de mourir en même temps que ses victimes. Le fanatisme adolescent des jeunes dits « radicalisés » tuant au nom d'Allah connaît aujourd'hui une forme extrême, celle qui conduit au meurtre par auto sacrifice suicidaire. D'où peut provenir une telle arrogance ?

J'entends le terme « sacrifice » dans son acception étymologique de « rendre sacré » (*sacer facere* en latin) et non dans le sens doloriste restreint ou effréné qui est celui du terrorisme de la souffrance masochiste, arme d'emprise sur l'autre, redoutable par la culpabilité qu'elle engendre. Le sacrifice ainsi désigné est la forme la plus parfaite du choix en ce qu'il implique simultanément la certitude de l'élection d'un objet ou d'une décision et la promotion à l'absolu de ce qui a fait l'objet du choix. Aussi ces renoncements sont-ils l'inverse d'une perte. Ils assurent au contraire au sujet une possession indubitable, certes payée au prix fort, mais sans regret et même dans la fierté de l'accomplissement personnel. Les auteurs d'attentats-suicides ne sont certes pas tous adolescents, loin s'en faut et on<sup>1</sup> a pu montrer au contraire qu'il s'agissait souvent d'adultes – hommes et femmes – bien insérés socialement, ne souffrant d'aucun déséquilibre psychique qui aurait permis de faire de leur acte une manifestation pathologique.

Qu'est-ce qui peut bien pousser un sujet à tuer et être tué voire se tuer pour une idée ou une croyance ? Pour tout un chacun, parce que la vie n'existe que dans son opposition à la mort, accepter le risque de la perdre en fait ressortir le prix. Assumer activement le destin de l'éphémère qui est le nôtre et celui de nos objets porte la brièveté de l'instant à la hauteur de l'éternité. Mais dans le cas du sacrifice de

---

1. Je renvoie ici à l'article à la fois très clair et bien documenté de Nader Barzin, « Les nouveaux martyrs: l'agonie de l'identité » in *Topique*, no 113, *Le martyre*, Paris, L'Esprit du Temps, 2010. Il souligne utilement que les attentats-suicides ne sont pas liés à la religion mais visent, faute de meilleure arme, un objectif politique lié à une communauté d'appartenance, réelle ou fantasmatique.

soi terroriste, la mort et la vie s'équivalent et le combattant s'engage dans une auto réalisation sacrificielle où le sacrifiant et le sacrifié – parfois même aussi le sacrificateur – se fondent en une seule et même personne. Le sujet s'offre alors tout entier afin de devenir celui pour qui le sacrifice s'accomplit, c'est-à-dire lui-même porté à la dimension de l'idéal collectif. C'est toujours le passage des limites de l'Un vers l'extension au Multiple qui est la forme propre à animer ce type de mouvement fanatique.

Rappelons que l'auto sacrifice pour des raisons politiques et/ou religieuses est de tous les temps. Il se produit toujours pour le bien d'un groupe au moment où celui-ci a perdu tous les autres moyens de se faire reconnaître. C'est parce que l'individu qui se sacrifie a un besoin identitaire de ce groupe qu'il accepte le don de sa vie. Mais c'est parce qu'il a déjà transformé son identité par une extension au groupe tout entier qu'il a le courage d'y consentir. Il n'y a donc pas de pathologie de type masochiste voire psychopathique ou d'aliénation idéologique qui apporterait l'explication de cette conduite, comme cela a été trop souvent allégué. Contrairement aux conduites parasuicidaires fréquentes à l'adolescence, (sports extrêmes, prise de toxique, anorexie), le risque dans la réalisation auto sacrificielle, n'est pas recherché en soi, mais accepté comme indispensable. C'est la collectivité en retour qui va donner son identité à celui qui accepte ce risque.

Lorsqu'elle s'exprime par le recours à la violence terroriste, il s'agit d'une crise temporaire qui témoigne de l'échec des autres formes dites « pacifiques » et qui sont bien loin de l'être cependant. Le contenu du témoignage dans ces cas passe derrière la preuve *in vivo* qu'ils donnent en offrant ce que tout un chacun a de plus précieux : sa vie. Le but consiste à dériver le fait même de sa propre existence vers un accomplissement jugé plus élevé, donc de s'approprier sa vie et donnant simultanément la mort à un maximum d'ennemis symboliques enviés et donc humiliants.

La résolution des terroristes par action suicidaire parce qu'elle ne leur laisse aucune chance d'en réchapper heurte le sens commun c'est-à-dire celui de l'autoconservation. Il ne s'agit pas d'un accident et pas non plus d'un suicide pour des raisons privées ou de ce que Durkheim (1960) nomme un « suicide altruiste. » Mais il y a autre chose : ce choix n'est pas seulement une manifestation

sporadique de vengeance, c'est la mise en acte d'une stratégie d'une efficacité redoutable qui modifie la donne entre richesse et pauvreté, en opposant la force de l'attentat imprévisible à la sophistication de l'armement. Aussi, pour locale qu'elle soit, la guerre dite « terroriste » prend un autre sens et implique une prise de position transnationale, qui peut s'identifier à une religion mais renvoie en fait à un conflit plus profond.

La mort du terroriste est donc finalement pour lui une « anti-mort » : la mort est vaincue parce qu'elle se voit imposer un sens qu'elle n'a pas d'elle-même... En ce sens ceux qui s'y engagent ont la dramatique conviction de vivre une aventure humaine qu'aucune activité ne pourrait leur offrir, ce qui s'inscrit pour l'adolescent fanatisé non pas dans le renoncement et la perte mais au contraire dans la croyance en un gain de vie.

L'arrogance désespérée de ceux qui ne parviennent pas à s'inscrire dans une société qui est pourtant la leur (les auteurs d'attentats suicides le 13 novembre étaient de jeunes Français) lorsqu'elle s'insère dans un groupe d'activistes dont l'idéologie se constitue comme une revanche et la revendication d'une filiation mythique (la restauration d'un Califat musulman) conduit au massacre parce que celui qui méprise sa propre mort peut alors se prétendre maître de la vie de l'autre.